

En Boulou, c'était quelques jours à peine après l'autorisation préfectorale qui allait marquer le début des travaux alors même que l'enquête publique environnementale venait de recueillir 95 % d'avis défavorables au projet.

La veille, les premiers arbres étaient tombés à Verfeil. Le constat de ce deni démocratique nous tordait les tripes.

En Boulou, c'était la toute première fois, c'était le temps où l'idée qu'on allait perdre tous les arbres ne nous effleurait pas l'esprit tant elle était douloureuse. Au fond j'imagine que c'était là quelque part en nous.

A ce moment, l'idée d'occuper les arbres comme moyen d'empêcher leur destruction ne faisait pas partie de notre imaginaire de lutte.

2 jeunes amies avaient pourtant bien cette idée en tête et c'est ainsi qu'à l'aube du 8 Mars nous sillonnions le tracé à l'affût des tronçonneuses.

Observant de la route les arbres menacés nous mesurions la difficulté de notre projet : nous étions sans cordes et sans baudrier...

En Boulou, c'était chez des gens, chez les Oulié.

Et c'est chez eux que les trois premiers écureuils ont grimpé sur le tracé, qui étaient en fait trois écureuilles

Après 2 heures de recherches infructueuses nous avons finalement localisé un premier chantier.

En Boulou, un joli nom de lieu dit pour cette petite maison et son jardin arboré, un petit îlot de biodiversité coincé entre la nationale et les grandes parcelles céréalières.

Les ouvriers étaient à l'oeuvre lorsque nous avons déboulés au milieu du chantier, à 4 sans plan précis.

On n'a pas réfléchi pour aller les soutenir, c'était la toute première fois qu'on passait une ligne de flics, sans même se poser la question, la toute première fois qu'ils sont tombés sur un copain et qu'on l'a protégé en se mettant autour de lui. Ils ont reculé, ils n'avaient pas encore l'ordre de sortir les matraques.

Nous avons détourné l'attention des bucherons permettant ainsi à nos jeunes camarades d'escalader un grand cèdre aux branches basses.

Sans bien comprendre pourquoi, une fois le saccage en cours documenté j'ai rejoint mes 2 amies. Ce n'était ni utile ni nécessaire...

C'était le temps où on amenait nos enfants en soutien aux écureuilles sans se poser la question. Qu'on chantait avec eux et qu'ils demandaient pourquoi ils comprennent pas que les arbres nous apportent de l'oxygène et que si on les coupe tous, on va mourir maman.

Durant cette modeste occupation qui n'allait durer que quelques heures nous avons assisté impuissantes à ces scènes terribles et devenues si récurrentes où quelques bûcherons et des machines réduisent à néant en quelques heures des décennies de développement du vivant.

Je me rappelle les yeux bleus de mon voisin et ami si sensible, ses yeux mouillés car ces arbres il les a toujours connus, et que c'est là tout prêt, en bas de chez nous, et dans ses yeux y'avait déjà tous les arbres tombés car lui on aurait dit qu'il savait que notre détermination était une plume face à eux.

J'ai très vite mesuré le caractère dérisoire de notre entreprise, de toutes évidences les arbres tomberaient et nous ne retarderions l'issue fatale que de quelques heures. Je me suis aussi sentie un peu ridicule, la place d'une mère de famille, d'une élue municipale n'est pas d'être perchée dans un arbre avec 80 flics au pied...

C'est la première fois que j'entendais un arbre mourir.

C'est un bruit effroyable.

Je me souviens que c'était un noyer, un très grand, le premier, on ne savait pas encore pour les deux derniers qui tomberaient.

Mais aussi dérisoire soit il, chaque grain de sable dans les rouages du rouleau compresseur capitaliste compte et je me suis finalement sentie à ma place.

Je me souviens cette folle énergie, cette force en nous qui ne nous a plus quitté, on souffrait et on vibrait ensemble.

C'était beau.